N° 682. MERCREDI 1er JUIN 1864. 8me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. Laffitte, Bullier et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. Havas Laffitte, Bullier et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing

Roubaix, 31 mai 1864.

BULLETIN.

La conférence de Londres s'est réunie samedi. Dans cette séance, la France et l'Angleterre ont proposé la cession du Holstein et celle du Schleswig jusqu'au Danewirk et à la Schlei ; l'Autriche et la Prusse en ont réclamé la séparation absolue du Danemark et ce dernier a déclaré cette proposition inacceptable.

Comme on le voit, les plénipotentiaires allemands n'ont rien diminué de leurs prétentions et cette séance comme les précédentes a été sans résultat. Cependant, le *Moniteur* du soir annonçait hier que les plénipotentiaires des puissances, avant de se séparer, se sont préoccupés de la nécessité de prolonger, dans l'intérêt de l'humanité et aussi dans l'intérêt des négociations, la suspension des hostilités qui expire le 12 juin. Les plénipotentiaires des puissances belligérantes ont été invités, paraît-il, à solliciter sans retard des instructions à cet égard, afin de pouvoir traiter cette question dans la prochaine séance qui aura lieu jeudi prochain.

Les correspondances et les journaux anglais ne croient pas à une prompte solution de la question.

Un fait important qui n'est pas de nature à diminuer les soucis du cabinet britannique ressort de ce qui précède : C'est que l'Autriche, la Prusse ainsi que la Confédération germanique sont d'accord maintenant, et émettent des propositions presque identiques. La Prusse renonce à ses velléités d'annexion et appuie les droits du duc d'Augustenbourg ; l'Autriche se rallie au cabinet de Berlin et déserte la cause du roi Christian qu'elle avaitre connue légitime jusque-là ; enfin la Diète, enorgueillie de voir les grands Etats allemands ramenés à sa politique, n'a plus qu'à poursuivre résolument la réalisation de ses exigences.

Personne ne dédaigne cette triple entente et les ministres de la reine Victoria moins que tout autre. Depuis longtemps la France avait prévu ces complications et elle doit persister plus que jamais à laisser la responsabilité des événements à ceux qui n'ont voulu ni les prévoir ni les éviter.

C'est aujourd'hui qu'a dû avoir lieu la réouverture des Chambres belges.

S'il y a dissolution parlementaire, ce ne sera, assure-t-on, que vers le mois de septembre ou d'octobre.

Contrairement aux suppositions de plusieurs journaux, il n'a été prononcé hier aucun discours à l'occasion de la visite que l'Empereur et l'Impératrice ont faite au concours régional d'Evreux. LL. MM. étaient de retour à Paris vers 6 heures.

J. Reboux.

Le *Moniteur* a publié le rapport suivant adressé à l'Empereur par M. le ministre de l'instruction publique :

Sire,

Le concours général institué à Paris par arrêté consulaire du 23 fructidor an XI a eu pour effet de créer entre les établissements d'instruction publique de la capitale une concurrence utile, et de donner aux maîtres et aux élèves une salutaire émulation. La distribution de ces prix est notre grande fête universitaire, et chaque année des personnages éminents viennent en relever l'éclat par leur présence. Outre l'honneur d'entendre leurs noms proclamés devant une pareille assistance, les lauréats des grands prix trouvent dans leur victoire des avantages considérables : l'exemption du service militaire et celle des frais d'étude pour les écoles du gouvernement.

Cependant huit lycées ou colléges, représentant un effectif de 6,000 élèves, prennent seuls part à ce concours, auquel restent étrangers les 69 autres lycées et les 247 colléges des départements qui, réunis, comptent 37,439 élèves.

L'avantage fait à la population scolaire de Paris et de Versailles est certainement très mérité, mais il constitue un privilége qui a tous les effets d'une mesure d'exception. Si, grâce à cette institution, le niveau des études a monté à Paris, il est resté stationnaire dans la province. Bien souvent des élèves de mérite, attirés par l'éclat et le retentissement des victoires gagnées à la Sorbonne, désertent l'humble collége de la ville natale et la maison paternelle. Parfois, on les y va chercher, et combien, après le succès, se trouvent abandonnés à eux-mêmes dans la grande ville ! Nos classes de province, décapitées de leurs meilleurs sujets, s'étiolent et languissent. Les professeurs veulent suivre leurs élèves, car de grands succès au concours de Paris attirent l'attention sur le maître autant que sur le disciple. Ainsi s'établit ce courant qui entraîne vers la capitale tout ce qui a vie, force et intelligence.

Il est de l'intérêt du pays de ranimer la vie provinciale et de rallumer dans nos départements des foyers dont plus d'un autrefois a jeté un vif éclat. J'espère que l'Université, en ce qui la concerne, pourra répondre à ce désir de Votre Majesté en établissant dans chaque académie un concours entre tous les lycées et colléges du même ressort, et, au-dessus de ces concours académiques, un concours national entre les lauréats des prix académiques.

Pour les vainqueurs de la dernière lutte, il serait institué trois grands prix, appelés prix de l'Empereur, auxquels seraient attachés les mêmes avantages qu'aux trois prix d'honneur du concours général de Paris.

Si l'Empereur accueille cette pensée, je prierai Sa Majesté de vouloir bien signer le décret ci-joint, qui sera l'achèvement par Napoléon III d'une pensée du premier Consul.

Je suis, etc.

Le ministre de l'instruction publique,
V. Duruy.

Un décret du 28 mai porte :

Art. 1er. Il y aura tous les ans un concours entre les élèves des lycées et colléges de chaque académie, ceux de Paris et de Versailles exceptés, pour les classes et facultés qui seront déterminées par un arrêté ministériel.

Art. 2. Un second concours sera établi entre les lauréats du premier et les élèves qui auront, cette fois, mérité la première place dans les facultés pour lesquelles un prix d'honneur est institué au concours général de Paris, recevront un grand prix appelé *prix de l'Empereur*.

Art. 3. Les avantages attachés par la loi et les règlements aux prix d'honneur du concours général des lycées de Paris seront attribués aux prix de l'Empereur.

On lit dans le *Moniteur de l'Algérie :*

Les dernières dépêches, venues d'Oran, annoncent que Si-Lazereg, le chef du mouvement chez les Flittas, s'est rendu successivement chez les Beni-Massen, les Keraïch, les Hallouya et les Matmata, du cercle d'Ammi-Moussa.

Obéissant à ses conseils, les Matmata ont voulu assassiner leur caïd qui a pu gagner seul Ammi-Moussa, mais son Kalifa et ses mokhazenis ont été tués.

Le 21 mai, Si-Lazareg était à Sidi-Marouf, entre les Hallouya et les Keraïch ; de ce point, il s'est porté sur le caravansérail de Rahsuïa, où huit cavaliers de la remonte et une vingtaine d'indigènes se sont héroïquement défendus.

Ce n'est qu'en incendiant une meule de foin placée près du caravansérail, et dont la fumée a aveuglé et étouffé les défenseurs, que l'ennemi a pu triompher de la résistance.

Les insurgés ont perdu dans l'attaque du caravanserail 45 hommes et ont eu environ 60 blessés.

Des troupes venues de France débarquent aujourd'hui à Mostaganem, où va s'organiser une colonne destinée à opérer chez les Flittas.

Il règne beaucoup d'incertitude au sujet du discours prononcé par le Saint-Père sur la persécution exercée contre les Polonais catholiques. Un journal de Rome, que nous avons tout lieu de croire exactement informé, publie le texte de ce document. Le voici :

« Il est en Europe un souverain puissant mais non catholique, qui, prenant texte d'une rébellion inconsidérée d'une partie de ses sujets, cherche à extirper jusqu'à la racine, dans cette partie de ses Etats, la foi catholique.

» Empêcher et réprimer cette injuste rébellion est dans son droit, comme c'est aussi le droit sacré de ses sujets, même égarés de professer librement leur foi. Non, ce n'est pas en poursuivant le catholicisme que l'on affermit la fidélite aux princes de la terre ; la fidélité est la fille de la justice, de cette justice que l'Eglise catholique ordonne à ses fils de rendre intégralement à toutes les autorités légitimes. Non-seulement il est injuste, mais contraire aux intérêts politiques de poursuivre la religion catholique pour dompter une rébellion.

» On nous apprend de plus, aujourd'hui, un acte de persécution qui dépasse tout ce qu'ont fait anciennement les ennemis les plus acharnés du christianisme, ceux-là même qui faisaient conduire les chrétiens au supplice, n'ont jamais songé à se substituer aux pontifes en donnant ou enlevant la juridiction spirituelle. On m'annonce aussi qu'un évêque catholique a été privé de sa juridiction sur son diocèse, comme si l'autorité spirituelle pouvait être soumise à un pouvoir temporel, quelque élevé soit-il.

» Prions donc afin que Dieu éclaire son souverain, prions encore afin que les pauvres catholiques enlevés de leurs maisons et de leurs paroisses et conduits en exil dans une terre inhospitalière où ils n'ont plus de secours que celui de leur ange gardien, restent fidèles à la confession de Jésus-Christ. »

Les nouvelles du Mexique venues par voie d'Angleterre constatent l'impatience universelle avec laquelle était attendue l'arrivée de l'Empereur Maximilien. A Mexico, tout le monde est absorbé par les préparatifs que demande la réception du souverain, et qui se poursuivent avec le plus grand enthousiasme depuis la Vera-Cruz, où Sa Majesté débarquera jusqu'au château de Chapultepec, que l'on dispose pour la résidence de l'Empereur.

Le colonel Dupin, arrivé à Tampico le 4 avril avec son intrépide détachement de volontaires dont l'effectif total s'élève à 572 hommes dont 170 de cavalerie, a fait une expédition sur la rive droite du Panico, dans l'état de Vera-Cruz, afin de dégager le commandant Elorente qui, depuis plusieurs jours soutenait dans Ternapache, avec 300 indiens, un siége vigoureux contre 1,200 hommes environ.

Le colonel Dupin, parti le 11 de Tampico avec 350 hommes, a rencontré l'ennemi le 18 au matin à San-Antonio, à 14 lieues de Tuxpan. Après un combat de plus de trois heures, les troupes françaises ont pénétré à San-Antonio, sabre et dispersé les bandes ennemies, en s'emparant de toute leur artillerie, de leurs munitions et de leurs bagages.

Cette action d'éclat a produit une grande impression dans tout le pays ; la destruction des guérilleros qui l'infestaient, en faisant renaître la sécurité, achève de relier Tampico avec les Etats de la Vera-Cruz et de Quevetaro, et soulage la marine du blocus qu'elle entretenait devant Tuxpan, cette place ayant été reprise aussitôt par le commandant Elorente. Une autre conséquence immédiate est la soumission complète de la riche province de Huasteca, qui s'étend entre Tampico et Tuxpan.

On annonce que San Juan de Bautista capitale de l'Etat de Tabasco, se dispose à se prononcer en faveur de l'intervention.

Une commission scientifique pour l'exploration du Mexique, destinée à se mettre en rapport avec la commission créée à

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 1er JUIN 1864.

— N° 2 —

NATALIE *

IMITATION DE L'ALLEMAND.

CHAPITRE II.

(Suite.)

— Je le serais, sans les souvenirs du passé ! » répliqua-t-elle en soupirant. Puis, voyant les traits de son ami s'assombrir tout à coup, elle essaya de sourire, lui prit la main et ajouta : « Pardon, Paulo ! je suis une folle de m'attrister pour des chimères quand la nature est si belle et si gaie. Regarde quel magnifique coucher de soleil. Oh ! mon cher jardin et mon univers. Parfois je frémis en songeant que ces murs pourraient s'écrouler et exposer notre paradis aux regards curieux des gens qui habitent ces grandes maisons là-bas et de ceux qui circulent dans les rues. Marianne m'a raconté que les autres hommes ne vivent pas comme nous entourés de murs, qu'ils n'ont pas de gardien vigilant et pas de chiens pour écarter les visiteurs importuns ; qu'on accueille même ceux-ci avec des sourires, des paroles affectueuses et des marques d'amitié, tout en remerciant Dieu quand ils sont partis. Est-il vrai, Paulo, que les hommes soient si hypocrites et que, dans le monde, on ne parle jamais selon sa pensée ?

— C'est malheureusement vrai, Natalie, répondit Paulo avec un sourire mélancolique.

— Alors ne me le fais jamais connaître, ce monde ! s'écria la jeune fille en s'appuyant avec anxiété au bras de Paulo. Laisse-moi dans notre solitude, où je ne vis qu'avec des mortels réellement bons. Car Marianne est un excellent cœur ; Cécil, ton domestique, aussi, et Carlo donnerait sa vie pour moi. Il n'est pas faux, celui-là, oh ! non ; je puis avoir confiance en lui.

— Crois-tu ? demanda Paulo, lui plongeant dans les yeux un regard profond et scrutateur qu'elle soutint avec un sourire candide et un signe de tête affirmatif plein d'espièglerie.

— Assieds-toi, dit-elle bientôt. Je vais te chanter une romance dont Carlo m'a apporté hier la mélodie.

— Et les paroles ?

— Elles me viendront à mesure que je chanterai. Les paroles ne sont pas aujourd'hui ce qu'elles étaient hier ni ce qu'elles seront demain. Qui peut savoir d'avance ce que nous aurons dans l'âme à telle ou telle heure, et quels sentiments éclateront en paroles inconnues de nous-mêmes et qui s'échappent de nos lèvres à notre insu ?

— Tu es mon aimable poète, ma Sapho ! s'écria Paulo en lui baisant les mains.

— Que ne dis-tu vrai ! répondit-elle, l'œil rayonnant et les joues animées. Que n'ai-je le génie de Sapho ! Ah ! il y a encore des femmes poètes. Carlo me dit qu'en ce moment tout Rome admire la grande improvisatrice Corinne. Je voudrais bien la connaître, la voir dans l'éclat de son talent et de sa beauté.

— Si tu le désires, tu la verras. »

Natalie poussa une joyeuse exclamation, et, comme pour épancher son allégresse intime, elle saisit sa guitare et en tira de vifs et brillants accords ; puis elle se mit à chanter. Ce ne furent d'abord que des exclamations entrecoupées, des mots sans suite. Bientôt, s'échauffant et grandissant, son chant devint un véritable dithyrambe. Elle célébrait Dieu, les étoiles, les fleurs et les brises parfumées, l'amour avec ses enchantements, et aussi, par un pressentiment instinctif, avec ses souffrances et ses sacrifices. Toute la nature semblait attentive à cet délicieux accents ; pas une feuille ne s'agitait ; les eaux du bassin, près duquel était Natalie, caressaient leurs bords avec un léger murmure ; de temps à autre seulement, un rossignol mêlait ses notes plaintives à ces hymne de bonheur. Le soleil couchant bordait l'horizon de nuages de pourpre. Natalie s'interrompit tout à coup et dit, en montrant le ciel :

« Que cela est beau, mon ami ! »

Mais Paulo ne voyait que le visage de la jeune fille, resplendissant d'un éclat magique sous les feux du soir.

« C'est toi qui es belle ! » murmura-t-il en appuyant contre son sein la tête de Natalie.

Ils restèrent longtemps silencieux, plongés dans une rêverie douce et admirant la splendide nature qui les entourait. Un oiseau vint se poser dans le buisson de myrte et fit entendre des accords tour à tour plaintifs ou joyeux, tendres ou éclatants. Le vent du soir, qui venait de se lever, bruissait légèrement dans les cimes des oliviers et des cyprès. Natalie se serra contre son ami.

« Je voudrais mourir en ce moment, dit-elle.

— Mourir avant d'avoir vécu, Natalie ? »

Puis ils retombèrent dans le silence. La lune commençait à argenter le feuillage ; un calme profond regnait dans le jardin. Mais qu'est-ce qui apparaît là, dans ce massif de pins tout près du mur ? Qu'est-ce que ce bruit ? Ce n'est ni le frémissement du vent dans les arbres, ni celui de la branche où se balance un oiseau. Paulo et Natalie n'ont rien entendu, rien vu, ils continuent de rêver.

Cependant un bras écarte les rameaux du pin, un homme apparaît sur le mur, puis un autre à côté de lui. Il regarde avec précaution, et un sourire sardonique lui contracte le visage, et ses yeux étincellent comme ceux d'une hyène. Il a aperçu nos deux amis et les montre du doigt en poussant légèrement du coude son compagnon. Ce dernier porte ses regards dans la direction indiquée, voit à son tour Paulo et Natalie, sourit du même sourire cruel et sinistre, et tire de son sein un petit poignard. D'un saut hardi, il va s'élancer dans le jardin ; l'autre le retient avec un geste menaçant et un regard impératif qui semble dire : tais-toi et regarde !

Immobiles, ils considèrent le couple toujours silencieux, auquel les rayons de la lune font comme une auréole. Ils chuchotent bien bas, bien bas ; ils délibèrent sans doute sur la conduite à tenir. L'homme au poignard paraît céder aux raisonnements de l'autre ; il répond par un signe de tête d'acquiescement. Alors celui des deux qui semble le chef disparaît derrière le mur ; l'individu armé le suit lentement, après avoir encore levé le bras et brandi son stylet du côté de Natalie et de Paulo. Et tout dans le jardin reprend son paisible aspect et son calme riant.

CHAPITRE III.

Tout à coup un mouvement se fait dans le jardin. Cecil, le vieux serviteur de Paulo, vient de sortir de la maison, une lanterne à la main ; il descend rapidement l'allée et s'approche de son maître d'un air inquiet.

« Qu'y a-t-il ? demande Paulo.

— Deux lettres, monsieur : l'une arrive de la légation Russe, l'autre est de Mgr. le cardinal de Bernis. »

Paulo tressaillit et tendit la main vers la première lettre avec un frémissement involontaire ; mais il se maîtrisa aussitôt et effleura d'un regard le visage de Natalie, dont les yeux étaient fixes sur les deux missives avec une expression de curiosité.

« Voyons d'abord ce que nous écrit ce bon cardinal, dit-il, en glissant dans sa poche la lettre de Russie avec une indifférence simulée.

— Bernis ? demanda Natalie. N'est-ce pas ce cardinal français qui est poète en même temps ?

— Tout juste, et le même à qui je promets depuis des mois qu'il te verra un jour. Il te connaît, du reste, sans t'avoir vue ; je lui ai tant parlé de toi !

— Lisons vite ce qu'il t'écrit ! reprit-elle en battant des mains avec une impatience enfantine.

Le comte rompit le cachet en souriant.

« Tu es une magicienne, dit-il ; tu as

(*) Reproduction interdite.